

retrouver un peu de son intelligence, elle expédia une personne de confiance et intelligente, à la Tour-Blanche, pour savoir s'il était prudent de donner avis de l'existence et de l'état du Baron. Celle-ci n'était pas encore arrivée à la Tour-Blanche qu'elle eut occasion d'apprendre la mort du Duc et de la Duchesse de Flamanville et l'apparition de Raoul et de Béatrice de Romilly, et que la plus profonde désolation régnait dans le château depuis la nouvelle de la fin tragique du Duc et de la Duchesse de Flamanville. Alors renonçant de se rendre à la Tour-Blanche, elle retourne en toute hâte vers Cora, à qui elle raconte tout ce qu'elle a appris ; et il est décidé que sous peu de jours, M. Velours ira jusqu'à la Tour-Blanche pour faire savoir que M. le baron de Romilly vivait encore, mais que la prudence demandait que son retour ne fut pas précipité, qu'en attendant on préparerait le château, surtout les appartements du Baron comme ils étaient avant sa disparition. M. Velours devait aussi faire connaître comment le Baron avait été frappé par Rivolat, et comment le docteur Vargat lui avait fait perdre la mémoire, l'intelligence, et comment on avait eu le bonheur de lui faire retrouver un peu l'un et l'autre, et qu'on avait tout lieu d'espérer les lui faire retrouver complètement ; qu'il ne fallait pas aller trop vite, mais user de beaucoup de ménagement. Il fut convenu aussi qu'on le recevrait, sans doute, avec joie, mais qu'on se conduirait à son égard, comme s'il arrivait d'un voyage ordinaire.

Cependant le baron lui-même commença bientôt à parler de Béatrice et de Raoul, et témoigna le désir de se rendre bien vite à la Tour-Blanche.

Nous laissons à nos lecteurs de s'imaginer la joie de ses anciens amis, de ses vieux serviteurs et en particulier de Béatrice et de Raoul, quand ils purent embrasser le Baron. Le bonheur et la joie qu'il éprouva en se voyant au milieu d'eux lui rendirent bientôt sa première intelligence et toute sa mémoire. On lui proposa d'envoyer Béatrice dans quelque maison de pension recommandable, et Raoul dans un Collège pour recevoir une éducation complète et convenable. Mais le baron de Romilly ne voulut plus se séparer de sa fille bien aimée, et de son cher neveu ; il choisit donc un précepteur habile et religieux pour faire l'éducation de ce dernier, et donna à Béatrice une institutrice des plus capables et des plus recommandables sous tous les rapports.

Quand leur éducation fut achevée, le Baron de Romilly manifesta à son neveu le vif désir qu'il nourrissait, depuis longtemps, de se l'attacher pour toujours et de lui offrir la main de sa cousine. Raoul aimait sincèrement Béatrice, et avait pour elle la plus haute estime ; mais il s'était montré constamment à son égard comme si elle avait été sa véritable sœur ; toujours digne, noble, réservée, d'une affabilité exquise avec elle, mais jamais la moindre familiarité tant soit peu déplacée.

A cette ouverture si gracieuse de la part de son oncle et si avantageuse pour lui, Raoul répondit :

— Mon cher oncle, je vous dois tout, vous m'avez servi de père et du meilleur des pères ; votre volonté est la mienne, vos désirs sont mes désirs. Je ne forme qu'un vœu en ce moment, c'est que Béatrice elle-même partage vos sentiments, veuillez bien le lui proposer.

Le lendemain matin, Béatrice et Raoul frappaient à la porte de la chambre du Baron pour lui souhaiter sa fête et lui demander sa bénédiction paternelle. Pendant qu'ils étaient agenouillés à ses pieds, il leur dit :

— Oui ! mes chers et mes bien-aimés en-

fants, que Dieu vous bénisse ! Vivez encore de longues années, aimez-vous toujours, servez Dieu fidèlement et ne vous séparez plus de moi qu'à la mort. Vous connaissez mes intentions sur votre avenir. Je connais votre affection mutuelle et vraiment sincère ; préparez-vous, comme il convient à de dignes chrétiens à recevoir bientôt le sacrement qui doit sanctifier votre union, et me rendre désormais heureux, en me voyant vraiment revivre en vous, et dans les chers enfants qu'il plaira à Dieu, j'espère, de vous donner.

Quelques semaines après, Raoul et Béatrice s'acheminaient vers la chapelle de la Tour-Blanche, accompagnés de quelques parents et amis. Le cortège très-honorable, quoique très-modeste, s'avança jusqu'au pied des autels où l'attendait, assis sur son trône, le vénérable Evêque du diocèse qui avait voulu présider lui-même à la solennité.

Lorsque le moment fut arrivé, l'Evêque officiant s'avança vers les jeunes époux, agenouillés tous deux devant lui ; Raoul présenta la main à son épouse, en lui adressant un doux sourire, lorsque l'instant fut arrivé. La jeune vierge Béatrice l'imita avec une grâce parfaite et en baissant les yeux. L'évêque les bénit par un signe de croix, et les deux époux apparurent à genoux, les mains réunies en signe de foi. On entendit alors parmi l'assemblée un léger murmure de contentement. Il ne restait plus à accomplir que le rite du couronnement alors en usage. Le vénérable évêque, s'étant assis sur son trône, demanda les guirlandes d'olivier, ornées de pierreries qui se trouvaient sur un riche plateau, près de l'autel ; il bénit les deux couronnes, les tenant chacune dans une main, il parla ainsi :

— Mes bien chers enfants, vous voici arrivés au cérémonial du couronnement. Oui, après des tourments et des tribulations sans nombre, et, disons-le pour l'édification de tous ceux qui sont ici, après avoir donné de nombreux exemples de vertu, vous voici arrivés à la couronne. Savez-vous ce qu'elle signifie ? Elle indique la récompense accordée à une candeur immaculée, que le chrétien apporte au pied de l'autel du Seigneur, pour la confier à la garde aimante d'un compagnon fidèle. Cette couronne sied bien à vos têtes chrétiennes. La feuille d'olivier rappelle l'unction de l'Esprit-Saint, par laquelle nous devenons de véritables membres de Jésus-Christ. Vous y avez ajouté de nombreuses pierres précieuses et resplendissantes. Eh bien ! fuyez en sorte que cette augure soit heureux, qu'il orne votre vie conjugale des bijoux resplendissants de toutes les vertus de la famille ; maintenez-vous réciproquement dans toute la pureté de la foi, dans l'ardeur de la charité envers Dieu, notre père commun, envers vos frères ! Que l'aumône embellisse le seuil de votre maison ; que la prière en commun parfume toutes les chambres de votre demeure, comme un encens de suave odeur ; que la pitié soit la parure du moindre réduit, afin que les anges du Seigneur puissent y descendre sans la moindre répugnance, à toute heure du jour et de la nuit, pour y trouver une sereine image du paradis.

— Il est de mon devoir de vous rappeler, pardessus toute chose, l'affection pure et sainte dont vous devez toujours être animés l'un pour l'autre.

— Mon bien cher fils, reçois au pied de l'autel cette jeune fille pure, comme si Jésus-Christ te la présentait de sa main divine, en te la recommandant ; aime-la comme il aime son Eglise, d'une affection pure, constante, parfaite. Et toi, ma douce enfant, n'oublie jamais que tu dois aimer le compagnon de ta vie d'une affection tout à fait semblable,

unie à une soumission aimable, comme l'Eglise aime son céleste Epoux d'un amour obéissant et respectueux.

— Je le sais, vous vous aimez ainsi, et vos mains sont unies en signe d'une affection aussi sainte, aussi pure. Pendant que vous les réunissiez, je les plaçais dans la main du Seigneur. Ne repoussez jamais cette main divine, en quelque lieu qu'elle daigne vous conduire. Dieu vous mènera, l'un et l'autre au ciel, à travers la joie et la douleur, les allégresses et les tribulations.

En prononçant ces mots, les lèvres du vieillard tremblèrent, et une larme perla sous sa paupière.

— Je vous y verrai, je l'espère, plus resplendissants qu'ici-bas, et portant l'immortelle couronne qui, de toute éternité, est destinée aux saints époux. Que celles que je tiens à la main, consacrées par les prières célestes, soient ici-bas le gage de la couronne qui ne périra jamais ; je les dépose avec confiance sur vos têtes.

A ces mots, il couronna les nouveaux époux et fit sur eux le signe de la croix : le rite sacré était achevé. Tous les assistants, et surtout le baron de Romilly, se sentirent émus, jusqu'au fond de l'âme, par la voix sympathique du vénérable vieillard ; les mouchoirs, les voiles servaient à essuyer les larmes silencieuses qui mouillaient les paupières des assistants.

Les époux, la tête couronnée, et se tenant par la main, quittèrent la chapelle et rentrèrent dans la salle de réception. Dès l'arrivée, tous les conviés firent entendre des cris de réjouissance et de félicitations. La jeune épouse surtout ne pouvait se dérober aux empressements et aux caresses de la partie féminine de la réunion, qui la comblait de marques d'amitié. Le baron de Romilly était au comble de la joie et pleurait d'attendrissement ; il paraissait rajeuni, et le bonheur le mettait presque hors de lui-même. Ses yeux ne pouvaient quitter sa chère fille et Raoul. Mais il n'oubliait pas pour cela ses devoirs envers les invités.

Les jeunes époux, de concert avec M. le Baron, avaient donné des ordres pour qu'on dressa des tables pour les pauvres, dans le vestibule et sous les arbres des avenues qui conduisaient à la maison. Béatrice avait voulu placer elle-même, dans de jolies corbeilles, des mets abondants et délicats, qu'elle envoya en toute hâte dans de pauvres demeures, où vivaient tristement plusieurs malheureuses familles, qu'elle assistait depuis longtemps, du consentement de son père, avec la plus douce et tendre charité.

Raoul, après avoir gracieusement accueilli les félicitations qu'on lui adressait et laissé passer le premier élan des congratulations amicales, fit un léger signe à sa femme, et s'écartant avec elle de la foule qui les entourait, il lui dit :

— Ma chère Béatrice, tu sais jusqu'à quel point notre vénérable Evêque nous a montré de l'intérêt ; tu sais qu'il a daigné s'offrir lui-même à cette fête de notre hymen, allons bien vite avec M. le Baron, nous présenter à lui, avant qu'il vienne lui-même à nous ; allons le remercier des bienveillantes paroles qu'il vient de nous dire à l'autel.

Sur le point de partir et avant de monter dans la voiture, le vénérable et digne évêque les bénit de nouveau et leur adressa ces paroles :

— Allez en paix, mes chers enfants, allez en paix ; je sais que vous serez heureux !

Ces paroles, prononcées d'un ton presque prophétique, ne se trouvèrent jamais démenties.